

teau des Aulnaies et vous faisiez ainsi manquer à la discipline ?

—Aux Aulnaies se trouvait Marjolaine, que j'aime. Je n'étais pas de service. Aucun officier ne m'eût refusé d'aller au château passer une heure, sans cette punition.

—Et r. ncontrant Gironde au château vous vous êtes pris de querelle et vous l'avez tué ?

—Oui, mais loyalement, en duel.

—Gironde n'aimait-il pas cette jeune fille ?

—Marjolaine ! Non. Il n'y a pas eu là de querelle de jalousie.

—Si Gironde n'est pas venu aux Aulnaies dans l'espérance d'y voir Marjolaine, savez-vous pourquoi il s'y trouvait à pareille heure ?

—Je l'ignore.

Au fur et à mesure que Jacques répondait, le capitaine compulsait ses notes et hochait la tête. Tout ce qu'il entendait, c'était bien ce qu'avait répondu Jacques au colonel. Il était évident que chez le sous-officier il y avait un parti pris énergique de ne rien dire de plus.

—A moins que je l'y oblige ! murmura Segond.

Et après quelques secondes de réflexion :

—Dites-moi, sergent, quel rôle a joué ce Patoche en toute cette affaire ?

Jacques tressaillit. Le capitaine ne le perdait pas de vue.

—Le rôle d'un témoin, je suppose.

—Vous le connaissiez, cet homme ?

—Oui.

—Depuis longtemps ?

—Oh ! depuis mon retour du Tonquin.

—J'ai sous les yeux quelques notes qui m'ont été transmises de votre régiment. Vous avez été surpris, il y a quelques temps, en flagrant délit de tricherie dans un tripot parisien.

—Oui, mais j'ai toujours protesté de mon innocence.

—En marge de ces notes votre colonel a ajouté que vous aviez été conduit dans ce cercle par ce même Patoche, qui vous avait fait, paraît-il, trop bien dîner ce soir-là.

—C'est vrai.

—Ne trouvez-vous pas surprenante l'intervention de cet homme dans ces deux graves événements de votre vie ? D'abord, au cercle de la Chaussée d'Antin où il vous conduisit et d'où vous ne sortez qu'avec une accusation déshonorante ; ensuite, dans ce pavillon des Aulnaies, où vous arrivez tout à coup pour vous rendre coupable d'un grand crime, alors que celui qui vous livre, qui est allé chercher la force armée, qui prétend vous avoir vu frapper votre officier, est ce même Patoche dont la conduite a été si louche au cercle ?

—J'ai pensé à cela. En effet, cet homme m'a été fatal.

—Vous n'avez pas cherché à comprendre ?

—Comprendre quoi, mon capitaine ?

—Si cette intervention n'était pas prévue, escomptée...

Le sous-officier ne répondit pas. Il avait fermé les yeux et se raidissait contre la haine et la colère qui l'envahissaient. Certes, il le comprenait le rôle de Patoche. Le misérable avait deviné que Jacques était le fils de la comtesse et parce qu'il craignait que ce secret n'arrivât jusqu'à la pauvre femme, il l'avait déshonoré pour l'éloigner de la famille Cheverny. Il avait compté sans la tendresse du cœur de Marguerite qui n'avait pas cru Jacques coupable, l'avait quand même retenu auprès d'elle pour le consoler et le reconforter.

Et ce n'était pas tout. C'était Jacques qui détruisait par son apparition l'intrigue de Patoche et renversait à jamais sa fortune avec l'échafaudage de ses odieuses mensonges. Et Patoche, en accusant Jacques, se vengeait.

—Vous ne me dites pas la vérité, sergent, fit le rapporteur avec calme, la main appuyée sur la monture de son lognon.

—Mon capitaine, je vous assure...

—Quand on est un soldat sans reproche comme vous l'avez été, on ne devient pas, pour un prétexte futile, le meurtrier de son officier. Vous me cachez ce que j'aurais grand intérêt à connaître, ce qui vous sauverait peut-être.

—Oh ! mon capitaine, ma vie est peu de chose, et le sacrifice en est fait depuis longtemps.

—Moi, je représente la justice, sergent, vous

pouvez faire le sacrifice de votre vie, mais la justice n'accepte pas ces sortes de compromis. Ce que vous me cachez, je le connaîtrai tôt ou tard, soyez-en sûr.

Jacques baissa la tête. Il sentait que l'interrogatoire était fini pour ce jour-là et que le supplice ne durerait pas plus longtemps. En effet le rapporteur faisait un signe au caporal qui se levait. Jacques salua Segond, mais avant de sortir :

—Mon capitaine, veuillez me permettre d'ajouter un mot.

—Je vous écoute.

—Vous ne pouvez retenir Bernard en prison plus longtemps. Bernard est entièrement innocent du meurtre de Gironde. Son amitié pour moi est si vive qu'au premier moment il a voulu pousser cette amitié jusqu'à l'héroïsme et s'accuser à ma place. Mais la justice ne peut s'arrêter à une accusation pareille. S'accuser soi-même ne compte pas pour elle, s'il n'existe pas d'autre preuve. Bernard n'avait aucun motif de haine contre Gironde. Lorsqu'il entra dans le pavillon, attiré par le bruit des fleurets qui s'entre-choquaient, ce fut trop tard pour sauver Gironde, trop tard pour arrêter mon bras. Gironde était trop frappé. On ne peut donc rien reprocher à Bernard. Bernard devrait être libre. Remettez-le en liberté. Laissez-le aller retrouver sa mère dont vous devez comprendre le désespoir. Son père, mon capitaine, son père qui doit rougir de voir son fils en prison et supporter la honte, ne durât elle que quelques jours, d'une aussi grave accusation.

—Je suis seul juge d'une pareille mesure, dit le capitaine avec douceur. Il faut que j'interroge Cheverny, d'abord.

—Mon capitaine, implorait Jacques.

—C'est bien ! dit Segond.

Et il renouva, vers le caporal, le signe d'emmener le sous-officier. Jacques sortit. Quelques minutes se passèrent. Jacques avait été réintégré dans sa cellule. Bernard était introduit devant le rapporteur. Comme il avait fait pour Jacques, le capitaine considéra longuement le soldat. Il examinait ainsi tous les inculpés qui défilaient dans son cabinet, cherchant, avant son interrogatoire, à se rendre compte du caractère de l'homme, à démêler quels avaient pu être, étant donné ce caractère, les mobiles qui l'avaient poussé au crime pour lequel il était amené devant lui. La caractéristique de la physionomie de Bernard, c'était, nous l'avons dit, la douceur mêlée de fierté.

En ce moment, il y avait, de plus, non point de la honte, comme on aurait pu s'y attendre d'un soldat coupable, mais une tristesse profonde. Bernard pensait aux Aulnaies, au désespoir des siens. Comment sa mère, si aimante et si tendre, comment sa sœur, dont la santé était si délicate et qui adorait son frère, comment son père surtout, frappé dans son honneur et dans son cœur par l'arrestation de son fils, comment tous ces êtres chéris avaient-ils pu supporter un si terrible coup ? Après un long silence, le capitaine dit doucement :

—Et vous, Cheverny, me direz-vous la vérité ?

La réponse de Bernard fut celle de Jacques.

—Mon capitaine, vous ne m'avez pas encore interrogé, mais je suppose que mon père a dû vous envoyer quelques notes et que dans ces notes il a relaté les questions qu'il a adressées, aux Aulnaies, à Jacques et à moi ?

—Eh bien ?

—Eh bien, mon capitaine, je n'ai rien à changer à ce que j'ai déclaré à ce moment-là.

—Etrange entêtement des deux côtés, murmura le rapporteur. Evidemment l'un des deux se dévoue pour l'autre ! Lequel des deux ? Et pourquoi un aussi grand un aussi complet dévouement ? Quelle terrible responsabilité pour moi !

Segond fit au jeune homme les mêmes questions qu'à Jacques ; il ne put en obtenir aucun éclaircissement. Bernard, pas plus que Jacques, ne voulut expliquer les vrais motifs du duel ; pas plus que Jacques, il ne dit pourquoi Gironde, se trouvait, à cette heure, dans le pavillon du château ; il n'avait qu'un seul moyen de s'expliquer, de se sauver, mais employer ce moyen-là, c'était trahir sa mère et il n'y songeait même pas. Le rapporteur appuya surtout sur le dévouement qu'il devinait chez l'un des deux hommes :

—Il y a longtemps que vous connaissiez Jacques ?

—Quelques semaines seulement. Jacques a sauvé deux fois au Tonquin la vie de son commandant, qui était mon père ! A son retour, mon père nous l'a présenté, ainsi que Marjolaine qui lui a servi de mère, et il nous a plu beaucoup.

—Il me semble, en effet, que cette amitié est allée tout de suite à l'extrême, et que la plus grande preuve que Jacques puisse en recevoir est celle que vous lui donnez en ce moment.

—Comment cela ?

—En vous dévouant pour lui.

—C'est lui qui cherche à se dévouer pour moi.

—Dans quel but ?

—Pour me sauver. Jacques n'a pas de famille. Dernièrement on a essayé de le déshonorer. Il en a été désespéré. Il a voulu, il me l'a avoué, se suicider. Son dévouement d'aujourd'hui n'est pas autre chose qu'un suicide. Le raisonnement qu'il s'est tenu est sans doute celui-ci : Je n'ai ni père ni mère pour me pleurer, quand je serai mort. J'ai trouvé sur mon chemin de braves gens qui m'ont aimé comme si j'étais leur fils, la famille de Cheverny. Cette famille serait cruellement frappée par la mort de Bernard. Je mourrai à la place de Bernard.

Et après avoir soupiré :

—Jacques a le caractère haut placé. C'est un héros, mon capitaine, un héros timide et bon. Croyez que la vérité est là.

—Supposons un instant que cela soit vrai. Cherchons maintenant le sujet de cette querelle. Gironde fréquentait votre maison à Paris ?

—Depuis peu.

—Quelles relations aviez-vous avec lui ?

—Polies, mais non affectueuses. Cet homme me déplaisait.

—Sans raison ?

—Oui, dit Bernard en hésitant, sans raison.

—Comment est venu votre duel ?

—Après une discussion.

—Sur quoi ?

—Des choses futiles ; questions de service, défaut d'entente, sévérité excessive de la part de Gironde, que ses galons d'officier rendaient hautain et insupportable.

—Ce n'est pas ce que me disent les premiers rapports qui me sont parvenus sur Gironde et qui me le représentent au contraire comme très poli, très doux, même un peu triste.

—Ce que j'ai dit est la vérité. Il m'a insulté, je l'ai frappé, nous nous sommes battus.

—Jacques était là ?

Bernard réfléchit une seconde. Puis il eut la même pensée que Jacques avait eue tout à l'heure, celle d'éloigner de son frère jusqu'au soupçon même d'une complicité dans ce meurtre, et il répondit :

—Jacques est arrivé trop tard. Gironde venait d'être frappé.

—C'est, fit Segond, justement ce que le sous-officier a dit de vous dans l'interrogatoire que je lui ai fait subir tout à l'heure.

—Il prétend ? fit Bernard, comprenant la noble pensée de son frère et ému jusqu'aux larmes.

—Il prétend que vous n'avez pas assisté à ce duel et que lorsque vous êtes arrivé, attiré par le bruit du combat, des armes qui se froissaient, du piétinement des deux adversaires, il était comme vous le disiez vous-même, trop tard, car Gironde tombait mortellement frappé.

Bernard se tut. Son émotion était trop grande pour lui permettre de prononcer un mot en cet instant. Et le capitaine répétait en lui-même :

—Quel est celui des deux qui dit la vérité ?

Il était inutile de pousser plus loin son interrogatoire.

Le capitaine Segond le comprit. Bernard fut reconduit dans sa cellule.

—Il est évident, se disait le rapporteur, que ces jeunes gens ne parleront pas. Il faut donc pour ne pas perdre mon temps et si je veux pénétrer le secret de cette affaire, il faut que je ne m'occupe plus d'eux, que je cherche en dehors d'eux des indices, des documents, des preuves qui me permettront plus tard de les interroger de nouveau et de les mettre en contradiction avec eux-mêmes.

Restait cependant un homme qu'il était intéressant pour lui de connaître, c'était ce Patoche qui semblait si intimement mêlé à la vie de Jacques depuis son retour du Tonquin. Sans bien claire-